

DIEU.

LA GOUTTE D'EAU.

Une voix au poète.

Remonte aux premiers jours de ton globe.

Voilà

Une muraille ; elle est prodigieuse ; elle a
Dix mille pieds de haut, et de largeur dix lieues.
Falaise, alluvion, dans les profondeurs bleues
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait le mont calcaire
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux.
L'escarpement à pic montre en bandes étroites
Ses couches s'allongeant fermes, égales, droites,
Rides profondes, plis de ce front de la nuit.
Contre ce mur se heurte et flotte et roule et suit
Ce que chaque saison pèle-mêle charrie.
Ce massif colossal de la maçonnerie
Terrible que construit et détruit l'élément
Semble un coffre de pierre immense, renfermant
Les archives d'une âpre et sombre catastrophe
Et tout un monde mort, ployé comme une étoffe,
Avec ses fleurs, ses champs, ses rocs brisés ou nus,
Et ses fourmiliements de monstres inconnus.

Dans des milliers d'ans, ces pierres ruinées,
Ces moellons croulants seront les Pyrénées.

En attendant, vois : large, auguste, encombrant l'air,
Il est encor tout neuf, comme bâti d'hier ;
Rien n'ébrèche sa ligne entière et régulière ;
Et son sommet correct semble une seule pierre
Platé comme le toit d'un palais d'Orient ;
Le matin et le soir, en se contrariant,
Font de cette muraille épouvantable et sombre
Tantôt un banc d'aurore et tantôt un bloc d'ombre.

Et fais attention à présent : l'air s'émeut ;
Voici que sur le haut du mur géant il pleut.

La pluie erre et s'en va, par le vent emportée ;
Mais une goutte d'eau sur le faite est restée.
Le lendemain, la brume, humide et blanc rideau,
Revient. Il pleut encore. Une autre goutte d'eau
S'ajoute à la première. Et, sous cette rosée,
Une vasque s'ébauche, et la pierre est creusée.

Désormais, sur ce point l'eau va s'obstiner. Vois,
Il pleut ; et l'on entend comme une triste voix ;
Peut-être est-ce un démon sous la roche, qui grince
De sentir l'eau plus forte et la pierre plus mince.
Il pleut, il pleut, il pleut. Janvier, livide et mort,
Passe avec l'ombre, il pleut ; la goutte tombe, mord
Et creuse ; avril arrive et rapporte la nue,
Il pleut. La goutte d'eau, féroce, continue.
Et la première assise est percée ; et déjà
La deuxième, qu'en vain le granit protégea,
Est atteinte ; et la goutte, implacable, acharnée,
Qui dépense le siècle aussi bien que l'année,
Revient et plonge et troue et mine, dur forêt,
Et le dedans du mont, formidable, apparaît,
Zône à zône, et voilà que, là-haut, l'aube éclaire,
La goutte étant sphérique, un bassin circulaire.
Un étang que le ciel dore, azuré, rougit,
Sur le plateau désert s'étale et s'élargit.

La goutte d'eau revient, revient, revient encore,
Et tombe opiniâtre, et se fait, dès l'aurore,
Rapporter par le vent qui, la nuit, l'enleva,
Et fait ses volontés dans la montagne, et va,
Vient, soumettant le marbre à ses lois triomphantes.
Il passe entre deux plans, et glisse entre deux fentes,
Et démolit et sculpte, infatigable main.
Urne hier, aujourd'hui réservoir, lac demain,
L'œuvre augmente et s'ensonce, et l'œil qui veut la suivre
Croit voir un trou qu'un ver fait aux pages d'un livre.

Sur ce qui s'édifie et ce qui se détruit
Laissons rouler du temps, du gouffre et de la nuit.

Et maintenant regarde :

Un cirque ! un hippodrome !
Un théâtre où Stamboul, Tyr, Memphis, Londres, Rome,
Avec leurs millions d'hommes pourraient s'asseoir,
Où Paris flotterait comme un essaim du soir !
Gavarnie ! — un miracle ! un rêve !

Architectures

Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrerait,
O champs clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaien, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inoui du chaos !

La grande pyramide, ici, serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguiser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou ?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou,
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant ;
Le bord fait reculer le chamois défiant ;
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les reflets de l'heure s'empourrant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,
Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut ? Demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douze chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,
Aux gaves épuisés d'écume et de combats
Qui s'écroulent, torrent en haut, fumée en bas !

Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille ;
Le gave a peur ; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le pâtre éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir toute la nuit cette fosse aux tonnerres.

Et ce cirque qui met, au lieu de loups et d'ours,
Les ouragans aux fers dans ses cabanons sourds,
Ce large amphithéâtre au mur inaccessible,
Cet édifice fou, redoutable, impossible,
Fait à l'esprit, et même au-delà des Titans,
Rêver de tels combats et de tels combattants,
Qu'on le croirait bâti, qui sait ? pour la mêlée
Des hydres que d'en bas la terre humble et troublée
Entrevoit dans l'horreur du taillis sidéral ;
Qu'il semble en ce champ clos étrange et sépulcral ;